

## LA FUITE



PAUL-BERNARD MORACCHINI



# LA FUITE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2017  
ISBN : 978-2-283-03031-8

*À Alain Absire*



« *Fago Deo* »  
*Le Dieu Hêtre*

*Le Garumne a bâti sa rustique maison  
Sous un grand hêtre au tronc musculeux comme  
un torse*

*Dont la sève d'un Dieu gonfle la blanche écorce.  
La forêt maternelle est tout son horizon.*

*Car l'homme libre y trouve, au gré de la saison,  
Les faines, le bois, l'ombre et les bêtes qu'il force  
Avec l'arc ou l'épieu, le filet ou l'amorce,  
Pour en manger la chair et vêtir leur toison.*

*Longtemps il a vécu riche, heureux et sans maître,  
Et le soir, lorsqu'il rentre au logis, le vieux Hêtre  
De ses bras familiers semble lui faire accueil ;*

*Et quand la Mort viendra courber sa tête franche,  
Ses petits-fils auront pour tailler son cercueil  
L'incorruptible cœur de la maîtresse branche.*

*Les Trophées*  
José-Maria de Heredia





**I**



### *Train au départ*

De lourds bagages pour de bien trop lourds voyageurs. Ainsi commence ma fuite. Nous filons mollement sous la brise d'un quai glacial. Suintants, médiocres, les derniers passagers s'empressent et grimpent : tassant leur masse jusqu'aux parois d'en face, compressant les hommes et leurs formes. « Ce qu'il y a de terrible... c'est qu'ils auront beau la suer toute leur vie, cette médiocrité, jamais ils ne l'élimineront, jamais ! » me dis-je, amusé par cette pensée moqueuse et pleine de sévérité. Je me plaisais souvent, en de telles circonstances, à surprendre en moi les pires critiques, les pires souhaits informulés. Je songeais ainsi, sans jamais dire mot, me réservant ce plaisir malin au partage impossible. Les corps

enchevêtrés finissent par prendre repos, et le spectacle de l'embarquement s'achève enfin. La caravane de wagons redémarre dans un crissement désagréable de machines et de rails. Malgré la dissonance du concert, ce bruit est appréciable, il annonce le départ. Le début d'une fuite, d'une échappée dont on ignore la fin et dont chaque étape restera à jamais unique.

Nos premiers mètres sont accompagnés par le sifflet strident d'un petit homme rond. C'est lui qui donne le signal, et pourtant sur le moment son appel semble vouloir nous retenir, retenir quelque chose, somme toute l'attention de quelques-uns. Gonflé d'autorité, il trépigne, s'agitant dans un uniforme qui l'engonce. Le malheureux sonneur s'efforce de conserver le souffle nécessaire pour son précieux instrument. À travers la fenêtre – vitre d'aquarium – l'homme a pris des allures de crustacé rouge et remuant. Il suffoque, prisonnier d'une carapace résolument trop petite pour son corps dodu, irrité dans l'attente d'une mue tardive. Les voyageurs intrigués s'observent, les mondes se croisent.

Mais la vitre a trahi un regard fixe et froid : mes yeux francs que l'on croyait occupés à la flânerie, bien malgré eux porteurs de messages acerbes. L'homme est figé à présent, bouleversé, percé d'insoupçonnées révélations. Je m'en veux d'avoir ainsi laissé traîner pensées et jugements. Et voilà maintenant notre homme-crustacé égaré sur le quai, liquéfié, laissé pour mort. À jamais captif d'une coquille dans laquelle il a perdu toute sa contenance de chef de gare. Le homard est servi, la farce est terminée !

Mais le train s'éloigne, abrégeant la scène, soulageant les peines. Je me concentre à présent sur les occupants du wagon lui-même. J'observe avec un dégoût non dissimulé deux jeunes passagers qui parlent d'argent avec ostentation. Ils ont l'allure soignée, le cheveu gominé, portent un costard banal et une montre au cadran démesuré. Leurs physiques sont très différents, presque opposés, mais il me serait pourtant impossible de les différencier, tant le moule qui les façonne jour après jour les fonde dans une plastique commune.

Ils parlent fort, usent de termes techniques et complexes. Leur verbiage savant épate la petite vieille admirative du strapontin d'en face. Des jeunes coqs comme il y en a tant, des acteurs de province, fiers et inconscients de leur propre puanteur et ignorant l'inutilité de l'existence qu'ils mènent. Le genre à se réveiller soudain pour sauter sur les rails du même train qui les a conduits pendant tant d'années vers leur propre fin. Survivant sans le savoir vraiment, sans avoir conscience de l'infinie poursuite de leur inexistence. Le genre à se lever un matin pour tout foutre en l'air, tout envoyer valser et prendre la fuite s'ils le peuvent encore. Fuir vers ce qu'ils ont un jour cru savoir, la seule chose qui laisse en eux, très loin, un goût poussiéreux de cohérence. La chose qui les rattache à la vie, à l'enfance, au temps où ils rêvaient encore.

J'ouvre la fenêtre du compartiment pour jeter la paire de boutons de manchettes estampillés qui traînait encore au fond de la poche de ma veste. J'observe une dernière fois le reflet d'or plaqué qui

les enrobe. L'éclat de pacotille, le piège à pies. J'ai envie de rire, tandis que le symbole de ma prétendue réussite s'envole. Les deux jeunes coqs ont stoppé net leur représentation. Ils m'observent, la bouche ouverte, l'œil rond et sévère, indignés comme le seraient deux bonnes sœurs face à un satyre exhibitionniste. Une remontée acide s'échappe de mon estomac et vient brûler mon œsophage. Dououreux réflexe de déglutition : je retiens l'ascension de l'immonde liquide jaunâtre. C'est un trop vieux refrain : « Patron y a marée haute », j'ai les amygdales qui frissonnent. Je grimace en avalant un cacheton pour éviter de vomir illico sur la banquette. Haussant les épaules, je lance un sourire de défi qui semble dire « eh bien ? Quoi ? » à la volaille d'en face. Atterrés, ils détournent leur attention vers les diagrammes et statistiques de leurs classeurs, lançant un nouveau sujet de discussion. Le ton remonte progressivement ; les voilà rassurés par ce bruit de bourdon qui les cerne et berce leur quotidien aveugle. Je les observe maintenant avec compassion, comme deux petits

frères pas encore en âge de comprendre. En attendant, la gare suivante les accueille dans son décor de complets gris. Ils descendent, sitôt happés par l'agitation ambiante.

J'aime semer cette gentille pagaille. C'est exactement comme pisser sur une fourmilière. Gamin goguenard, on regarde ça d'en haut. Sourire aux lèvres, on ricane à chacun des signaux de détresse que vous lance la foule grouillante. Les fourmis affolées, brusquement arrachées à la rigueur rectiligne de leur chemin de croix. Alors, c'est la débandade sous la pluie de l'urine fumante. Les remarques revêches, les situations décalées ; ma déferlante écla-bousse droit au visage. J'aime regarder ces rictus de dégoût engloutis par ma crue d'ammoniaque ! Plus que tout, j'aime laisser derrière moi le souvenir dur des cataclysmes, c'est un peu forcer le trait mais tout de même. Je ne recherche pas la postérité, je pense simplement qu'il y a du bon à secouer le dormeur éternel. Il faut systématiquement mettre en pièces les routines figées. Et puis, j'éprouve un tel



plaisir à me reboutonner, vessie et panse d'argot vidées, tandis que mon public indigné lance tantôt des regards implorants, tantôt des insultes à n'en plus finir. La douche est salutaire. Une fourmilière sous la pisse, c'est comme un cortège sous l'orage : c'est beau et joyeux de désordre. Ça vous donne foi en la vie, ça vous fait croire que tout n'est pas perdu, qu'il y a encore place pour l'imprévu, et qu'on peut assister à d'ultimes sursauts impulsifs. C'est alors que la terre tout entière vous apparaît dodue avec son ventre fécond, engrossée par une graine de révolte et d'instinct. Et c'est ainsi seulement qu'entre deux cuisses lasses on voit naître l'espoir. Le véritable espoir, celui qui vous colle au bec un sourire béat et indécorable. Alors on va se coucher, on a fait son temps et sa besogne ; sage-femme éreintée mais sereine, on dort du sommeil du juste.

Après quelques autres escales aux attractions navrantes, la voiture s'est vidée de ses âmes. Au fil des heures, les gens sont descendus sans que personne leur succède,

laissant place à un sentiment de lassitude inexplicable, de tristesse sans raison apparente. L'intimité soudaine du compartiment a pourtant délié les langues, entraînant quelques paroles aux attentions absentes entre la poignée de voyageurs restants. L'ultime échange, quelques bavardages indispensables comme un dernier salut.

*« Puis le calme, l'olympes, la naissance de l'aube  
Le vague séjour aux limbes que le matin dérobe.  
La rêverie forcée, le fruit de nos excès. »*

Je plonge. Je fonds...

*L'autre wagon semblait fuir par le petit boyau exigü qui séparait, ou peut-être liait, les deux compartiments. Montée en ressort, l'articulation dansait violemment comme un accordéon, si bien qu'on se serait cru pris au piège dans le cœur de l'instrument d'un musicien dément. Comme dans ces pénibles voyages chargés de visions cauchemardesques où des cris lancinants semblaient bercer la fuite des perspectives familières, laissant place au chaos et à l'inconnu. Ces fuites où les angles des murs entraînent en fusions terribles à la manière*

*des montres de Dalí. Mêlant les lattes du parquet aux lambris de la toiture, confondant les tapisseries anciennes avec les colonnes de granit, tout en effaçant définitivement les paysages trop éclaircis des rares fenêtres encore ouvertes.*

*Tout ce monde s'entremêlait dans le magma de songes qui cloisonnait cette chambre, devenue volcanique. Un confinement hors du temps avait fait de moi le prisonnier volontaire d'une rêverie que seule une éruption violente aurait pu briser. L'étroit couloir ondulait sous la torture de contorsions inquiétantes. Comme si chaque mètre de rails parcouru, chaque virage amorcé, me faisait souffrir un peu plus. Sevrage difficile de substances amères, une cure supposée salutaire, m'éloignant de ce que je croyais fuir sans destination précise. Les couloirs de mon esprit se vrillaient tout autant, terrassés de questions, piégés entre deux foules rangées, rongés de remords injustifiables et d'espérances vaines.*

Soudain, le crissement d'un frein : l'arrêt forcé du poids lourd de la ferraille. De longs mètres de déchirements, d'arrachements sonores dans lesquels je quitte

ma transe comateuse. Un souffle chaud s'échappe des machines. Les narines de suie s'écarquillent pour filtrer un air fébrile. Le taureau mécanique ahane avec fracas. Encore un ultime soupir, le soubresaut d'un ressort qui se tend une dernière fois, et la bête est immobile. Le coureur de métal s'étend de tout son long, haletant, harassé. Et moi je reste en lui, tordu par la douleur, la tête dans mes mains, ruisselant d'une sueur fiévreuse; malade halluciné au sortir d'un cauchemar.

Le matin arrive, frais comme un nouveau-né, je suis sur la plate-forme de bois qui sert de quai d'accueil. Les rails s'arrêtent ici, la ligne a atteint son but. Il n'y aura pas de prochaine gare, on ne desservira plus de nouvelles destinations. On ne peut à présent que rebrousser chemin, repartir en arrière par le lourd cortège des wagons. Je suis resté planté là avec mon unique sac et la housse de mon fusil à l'épaule. Silhouette inquiétante, seul en plein vent, les yeux gonflés de sommeil et de froid, j'attends un improbable autocar

pour pouvoir poursuivre mon chemin. J'ai toujours préféré voyager sans trop d'horaires, ni de bagages. Attendre les choses, les prendre comme elles viennent, et surtout quand elles viennent, puisque tout vient toujours. Attendre seul, comme je le fais en l'instant pour cet autocar, tel un auto-stoppeur. Certes c'est incommodant, cela entraîne bien des complications, bien des surprises. Mais je ne parlerai pas d'imprévus, puisque rien ici n'a été prévu. Riche de rencontres et d'expériences nouvelles, ce voyage-ci sera une suite d'événements déroulés au hasard de sentiers inconnus. Une fuite en avant.

Le temps passant, la fraîcheur neuve de l'aube s'est estompée et j'ai décidé de quitter la gare et son hameau pour m'avancer sur la route. Après une marche assez longue, une voiture s'est approchée lentement. C'est une antique 4L dont la carrosserie a un jour été intégralement rouge. Le temps l'a ensuite affublée de pièces de remplacement vertes ou bleues ainsi que de jantes peintes en jaune. Ce mariage de couleurs clownesque est inévitablement

parcouru de traînées de rouille inquiétantes, tandis que l'ensemble progresse dans un vacarme vrombissant et fumant. Comme un être curieux de mieux me connaître, le moteur laborieux s'est arrêté de son propre chef en toussant grassement devant moi. Un dernier ronron de ventilateur aux pales branlantes et l'édifice s'est tu, laissant place au silence parfait. Le silence perplexe de deux bêtes ahuries qui se toisent; face-à-face d'yeux et de phares avant tout étonnés de leur présence respective. Comme je restais figé de trop longues secondes, une jeune femme aux longues nattes rousses passa la tête par la fenêtre du côté passager et me salua avec gaieté. Charmé par cette apparition, je balbutiai quelques mots idiots et mal assortis en guise de réponse. La porte opposée s'ouvrit et le chauffeur, un jeune homme blond dont les traits délicats me rassurèrent étrangement, me fit signe d'approcher. Un échange soutenu de regards acheva de nous apprivoiser et, puisque nos routes semblaient similaires, le couple me proposa de monter. J'acceptai sans tarder

et m'installai avec empressement sur la banquette déchirée de ce tombeau roulant. C'était un jeune couple de marginaux qui vivaient dans le haut pays, ils m'expliquèrent qu'ils s'étaient retirés ici depuis déjà six ans, pour y vivre en quasi-autarcie. Nous avons discuté longuement, et c'était cette fois une discussion franche, un échange sain et spontané. Je restai cependant très vague à mon sujet, ils le sentaient bien et surent respecter mes silences. Tout comme ils respectèrent le fait que je transportais une arme. C'était plaisant. Il est assez rare que de telles personnes comprennent la condition actuelle du chasseur que je suis. Cet état d'esprit, cette existence paisible et tout l'amour qui se dégageait d'eux me charmaient.

Durant le trajet nous avons fait escale dans un minuscule hameau, désert. La placette était vide, les portes et les volets vermoulus étaient clos, et l'on comptait sans doute plus de maisons que d'âmes. J'avais cru bon de faire quelques achats de nourriture dans l'unique commerce qui

faisait également office de café. L'épicière n'avait sans doute jamais eu pareil client. J'achetai en gros et sans regarder à la dépense : des conserves en bocaux, du sel gros par kilos, de la farine, des condiments, du riz, des pâtes, des pâtés, de la saucisse sèche, une liqueur de grand âge. Je remplissais mes paniers avec la frénésie d'un évadé du goulag, on aurait cru un ours affamé au sortir de l'hiver. Arrivé à la caisse enregistreuse, j'affichai un large sourire et tentai d'être le plus naturel possible en lançant un bonjour sonore et mal aguerri. « Bonjour à vous ! répliqua l'épicière. Et c'est pour quoi faire tout ça, mon bon monsieur ? C'est pourtant pas la guerre non ? Vous vous préparez pour tenir un siège ? Un ermitage peut-être ? » Comment cette vieille bique curieuse pouvait-elle savoir ? Je restai pétrifié. Dieu merci, la petite fouine reprit aussitôt son interrogatoire insensé pour s'aventurer sur de fausses pistes. « Pour sûr que des clients comme ça ! Enfin bon, ma foi, je veux dire... humm. Ce sera tout ? » Avec une ironie idiote, bien sentie sur le « sera tout ».



J'acquiesçai vivement, forcé d'esquiver les questions les plus indiscrètes par quelques plaisanteries faciles.

Après d'improbables acrobaties destinées à condenser et à boucler l'ensemble de mon paquetage deux fois grossi par les provisions, j'invite mon couple de chauffeurs pour un café. Alors que nous nous installons à l'unique table pliante de la terrasse, voilà notre épicière qui enfile un tablier de serveuse et quitte son personnage obsolète de commerçante comme un serpent abandonne sa mue derrière lui. Imaginez la comédie renouvelée si je m'étais alors risqué à faire l'achat d'un saucisson supplémentaire! Voilà donc notre bonne dame, fière comme un garçon de brasserie parisienne, versant le liquide dans les tasses avec minutie. Mais toujours cette indéfectible curiosité! Le temps de tourner la tête vers le sucrier et une quatrième tasse s'invite déjà à table. Sitôt installée sur un petit tabouret, notre hôtesse mène le bal et, avec une inquiétude non feinte, s'enquiert de nos situations, de notre santé, des déboires de

chacun. Nous n'avons en vérité, et fort heureusement, pas réellement le temps de répondre tant la tenancière a le verbe facile. Elle soliloque, s'embrase seule, tantôt mimant, tantôt imitant, racontant des histoires de campagne, des tours de Rocamboles. Enjoués par cette convivialité théâtrale, cette proximité si propre aux villages perdus, nous nous laissons doucement bercer par les charmes d'une petite vie de huis clos. *Une vie de village.*

Mais déjà le besoin de partir me rattrape. À bien y regarder, l'épicière-cafetière a le raffinement d'un caniche de concours. Fardée comme le sont les femmes refusant de vieillir, elle porte un corsage au décolleté large et plongeant. Sa peau de dame-lézard brunie par des années de soleil m'intrigue. S'agit-il ici des effets d'une vie de labeur consacrée aux travaux des champs ou bien d'une coquetterie de plus, acquise au cours d'innombrables séances de bronzage? Ses seins massifs se rejoignent en un pli obscène, ils affichent l'apparence d'une fente chiffonnée. La gorge tout entière, du cou jusqu'aux mamelles,